

LE RHIN ET SES LEGENDES

Nous voici maintenant à notre dernière étape. Déjà nous apercevons la ville de Cologne et les clochers de ses nombreuses églises se détachent dans le ciel. Ceux de la magnifique cathédrale, une des plus belles et des plus harmonieuses du monde, dominent tous les autres. Lorsqu'après avoir admiré à loisir cette merveilleuse cathédrale, on passe par le Nouveau Marché, on aperçoit, à la fenêtre d'une antique maison, deux chevaux qui y passent la tête. Ces figures sculptées dans le bois ont été placées là pour commémorer à jamais l'histoire de Richmodis d'Aducht. C'était au milieu du XV^{ème} siècle. La peste régnait à Cologne, pénétrant dans les chaumières aussi bien que dans les palais, y fauchant les vies par milliers. Le nombre des décès était si grand que l'on devait, dans la plupart des cas, renoncer à enterrer les corps. On les jetait dans une fosse, on les couvrait d'un peu de terre, on plantait sur la terre une croix et c'était tout.

Sur le Nouveau Marché habitait dans une somptueuse demeure, le riche conseiller d'Aducht. Sa jeune épouse fut bientôt atteinte de la peste et mourut. La douleur de Sire d'Aducht fut immense. Il vêtit lui-même le corps de sa femme de sa robe de mariage, orna le cercueil de fleurs odorantes, et laissa à la défunte les bijoux étincelants, les bagues précieuses qu'elle avait tant aimées pendant sa vie. Puis les fossoyeurs emportèrent la bière après que le pauvre chevalier, se penchant une dernière fois en sanglotant sur le corps de son épouse, lui eut donné un dernier baiser d'adieu. Lorsque, quelques heures plus tard, la nuit sombre étendit ses voiles de deuil sur le cimetière, deux ombres traversèrent en silence les allées désertes, se rendant à la tombe fraîchement creusée de la jeune Richmodis. C'étaient les deux fossoyeurs dont les regards avides avaient été fascinés par le collier étincelant et les bagues de prix, que la morte portait aux doigts. Dans l'obscurité la tombe se creuse de nouveau. La lumière falote d'une lanterne vacille au-dessus de la fosse. Voici le couvercle de la bière. Un coup de pelle et ils le font sauter, le jettent de côté, ils se penchent comme des hyènes avides sur la forme qui git là, vêtue de blanc; un des criminels éclaire le visage sans vie de la jeune femme. Tandis que l'autre arrache rapidement les bagues et les colliers. Mais tout-à-coup la forme s'agite dans le cercueil, les bras se tendent, les yeux s'ouvrent! Epouvantés, les voleurs s'enfuient à toute vitesse, laissant la bière ouverte. Un soupir plaintif sort de la fosse. La jeune femme assise maintenant, contemple d'un œil hagard les objets qui l'entourent et sent ses cheveux se dresser sur sa tête! Où est-elle? Elle appelle à l'aide! Personne ne répond. On n'entend que le vent d'automne qui siffle dans les branches. Partout c'est le silence de la mort! Alors elle comprend l'horrible situation. On l'a enterrée quand elle n'était qu'en léthargie! A cette idée son sang se fige d'épouvante, et faible, chancelante, elle s'empare de la lanterne et se dirige vers la porte du cimetière laissée ouverte par les voleurs. Les rues sont désertes. Lentement Richmodis se dirige vers la vieille maison patricienne où tout est plongé dans la tristesse. Une fenêtre cependant est encore éclairée et brille dans la nuit. La jeune femme tressaille!... C'est la chambre qui a été témoin de ses jeunes amours! Sûrement son mari est là qui veille, qui pleure sans doute, murmurant le nom de la chère disparue! Richmodis frappe à la porte... un vieux serviteur passe sa tête par le judas, mais quel est son effroi en apercevant l'être spectral qui se dresse dans l'ombre! Pâle de terreur il se précipite dans la chambre de son maître en criant, "Seigneur, notre bonne maîtresse est là, à la porte, et demande qu'on lui ouvre!" Mais le conseiller

secoue sa tête incrédule: "Richmodis, mon épouse bien-aimée est morte et enterrée, elle ne reviendra jamais plus." Puis agité d'une indicible douleur il ajoute: "Je croirais plutôt que mes chevaux quitteraient l'écurie et grimperaient l'escalier jusqu'au sommet de la tour." A peine avait-il prononcé ces mots que le bruit des sabots retentit dans la cour, puis dans l'escalier comme un roulement de tonnerre. Le maître se précipite et aperçoit ses deux chevaux qui grimpent quatre à quatre. Quelques instants plus tard les deux coursiers, arrivés au haut de la tour, passaient la tête à la fenêtre, regardant dans la nuit étoilée. Et, en bas, dans la rue noire, devant la maison somptueuse, un homme riait et pleurait en serrant dans ses bras sa femme bien-aimée que la tombe lui avait rendue...

Voici maintenant la jolie légende de Jean et Margot, mise en chanson et dont le premier quatrain, écrit en patois de Cologne, peut se traduire ainsi:

"A Cologne dans la vieille ferme de Kumpchen
Habitait autrefois un paysan;
Il avait une servante qui s'appelait Margot
Et un garçon qui s'appelait Jeannot."

Le héros de cette chanson, Jean de Werth, était un général de cavalerie bien connu. Mais ce que l'on ne sait qu'à Cologne c'est qu'il fut d'abord valet de ferme et ne dut son heureuse carrière qu'à son infortune amoureuse. Jean était un garçon plein de zèle, un brave homme dont bien des filles auraient voulu pour époux. Mais depuis longtemps déjà le cœur du jeune homme n'était plus libre, il aimait passionnément la belle Margot, une des plus actives servantes de la ferme. Un jour il osa déclarer sa flamme et avoua en tremblant à sa belle qu'il l'aimait à la folie et qu'il était tout prêt à travailler deux fois plus fort pour la rendre heureuse. Mais l'orgueilleuse fille rejeta sa jolie tête en arrière, et, les poings sur les hanches, d'un air de défi, toisa d'un regard hautain le pauvre soupirant. "Tu n'es qu'un valet de ferme, mon pauvre Jean, lui dit-elle, et tu resteras domestique le reste de tes jours. Moi je veux épouser un riche fermier ayant des vaches, des bœufs et des chevaux." A ces mots, un flot de sang empourpra l'honnête visage de Jean, mais il se contenta, car il adorait la cruelle qui lui infligeait une pareille humiliation. "Comme tu voudras," dit-il avec nonchalance et il lui tourna le dos. A partir de ce moment il ne lui adressa plus la parole. Les autres valets et servantes se répétèrent bientôt l'aventure et raillèrent, tellement l'infortuné prétendant, qu'un beau jour, exaspéré, il quitta le Kumpchenshof, emporta ses économies et se fit conscrit. Jean se montra bientôt un guerrier intrépide et décrocha en peu de temps les galons de caporal. Quelque temps après, comme il avait, par son courage, décidé de la victoire dans une bataille contre les Suédois, on lui confia le commandement d'un régiment; enfin le Colonel atteignit le grade de Général de cavalerie et son nom devint célèbre dans tout le pays. Il épousa alors une jeune fille ravissante et noble, fière de donner sa main au brillant général.

Bien des années avaient passé depuis l'aventure de la ferme. La jolie Margot avait en vain attendu le riche fermier avec ses vaches, ses bœufs et ses chevaux. Et pendant ces longues années, les yeux brillants de la jeune fille et ses joues roses avaient perdu leur éclat. Il arriva que la pauvre Margot vieillissante dut enterrer avec chagrin toute espérance de mariage. Elle aurait été bien contente alors de trouver un valet de ferme pour l'épouser! Mais personne ne se présentait: et Margot, traînant douloureusement ses années de vieillesse, s'installa près de la porte St.

Séverin pour y vendre des pommes. Un jour elle vit une grande agitation s'enlever du quartier, les soldats faisaient rouler les tambours et sonner les trompettes, la foule s'amassait sur la route qui conduisait à la porte. Curieuse, Margot s'informa—"C'était, lui répondit-on, le grand général Jean de Werth, qui devait arriver dans peu d'instants à la tête de son armée victorieuse. Et voilà qu'il s'avançait déjà, vêtu de l'uniforme tout galonné d'or, la tête coiffée d'un large chapeau de feutre orné d'un panache et caracolant sur un cheval harnaché. Assise près de ses pommes, faisant griller des châtaignes, la pauvre vieille ridée jetait des regards de surprise vers le brillant général de cavalerie. Tout à coup ce dernier fait arrêter son cheval, regarde la marchande dans les yeux et s'exclame, tout surpris: "Margot, qui l'aurait cru!" Et elle, qui là bien reconnu, tressaille en soupirant: "Hélas, Jean, si j'avais su!" Sur ce, le célèbre Jean de Werth fit son entrée triomphale dans la vieille cité de Cologne, où plus tard ses compatriotes lui élevèrent un superbe monument. Les filles du Bas-Rhin connaissent toutes l'histoire de Jean et de Margot. Beaucoup d'entre elles ont appris, par cette légende, à ne pas se montrer trop dure avec leur soupirant. Peut-être aussi cette anecdote touchera-t-elle le cœur de quelque autre jeune fille du Bas-Rhin, et l'engagera à ne pas se montrer trop difficile en amour, pour ne pas être obligée, plus tard, de soupirer comme la vieille Margot: "Hélas, si j'avais su!"

Ici se termine notre excursion sur le Rhin. J'espère qu'elle n'a pas été trop longue et ne vous a pas trop fatigués. Talleyrand conseille d'apprendre le jeu de whist lorsqu'on est jeune, afin d'avoir de quoi s'occuper lorsque l'on devient vieux. Il me semble qu'il pourrait conseiller aussi les voyages, qui sont vraiment une panacée pour bien des maux qui affligent l'humanité. Dorothy Dix, qui écrit des articles si intéressants et si vrais, dans nos journaux, raconte qu'un jour voyageant en Europe, elle rencontra une de ses amies, une dame âgée qui, malgré une infirmité à la jambe, visitait comme elle un temple célèbre: "Grand Dieu! s'écria-t-elle en la reconnaissant, comment pouvez-vous entreprendre un si long voyage, dans l'état de souffrance où vous vous trouvez?" "Parceque," répondit-elle, "je me fais vieille et que je veux amasser des compagnons de vieillesse avant qu'il ne soit trop tard. Quoiqu'il arrive," ajouta-t-elle, "je ne serai jamais seule, car il me restera toujours le souvenir des lieux, historiques que j'aurai visités, où celui des personnes intéressantes que j'aurai rencontrées." Cette dame avait raison. Il n'y a rien de meilleur pour le moral, aussi bien que pour le physique, que de quitter pour quelque temps son pays, sa maison, ses habitudes, et de se rendre dans une autre contrée où l'esprit se remplit d'idées nouvelles, d'impressions fraîches, d'expériences intéressantes, et surtout où l'on amasse pour l'avenir des souvenirs précieux et impérissables qui sont toujours une joie dans les dernières années de la vie.

MARGUERITE B. WOGAN.

18 Avril 1921.

LE JUGE LANDIS PREFERE LE BASE BALL

Chicago.—Kenesaw Mountain Landis donnera sa démission de juge de la Cour F-dérale à partir du 1er juin. On se rappelle que des critiques ont été faites sur son compte devant le Congrès. On lui reprochait d'avoir eu deux occupations. La première, celle de juge ne lui rapportait que \$7500 par an. Kenesaw M. Landis a préféré y renoncer pour conserver la seconde, celle de Haute Commissaire de jeu de base-ball, qui lui vaut annuellement \$42,500.

Il y a eu aux Etats-Unis, 2,681 grèves en 1916; 4324 en 1917; 3,232 en 1918 et 3253 en 1919.

LE CERCLE LYRIQUE

L'Abéille, dans son numéro de la semaine passée, a donné un aperçu du programme pour le concert du 6 mai, qui a eu lieu au théâtre Tulane. Nous sommes heureux de constater que ce concert a eu tout le succès possible. Il est vrai que nous ne savons pas encore le montant de la somme qui sera donnée à l'asile des orphelins de St. Vincent de Paul, mais d'après la très nombreuse assistance qui comblait le théâtre Tulane, il est permis de croire que la recette a été excellente.

Le programme musical aussi mérite tout nos éloges, et il est à souhaiter que le Cercle Lyrique continuera pendant longtemps son travail aussi utile que bienfaisant.

Tout récemment, les élections du Cercle Lyrique portent à croire que cette association continuera toujours à progresser.

On nous annonce qu'il y a trente nouveaux membres pour l'année prochaine. Les suivants ont été élus comme officiers de l'association pour l'année 1921:

Madame Dupuy Harrison, présidente troisième terme; Mlle Cuthbert Buckner, première vice-présidente; Mme F. Galoin, seconde vice-présidente; Mlle Emilie Doussan, secrétaire; Mme F. W. Frommann, secrétaire pour la correspondance; Mlle Camille Gibert, trésorière; Mlle Stella Merritt, librairienne.

Comité du Conseil—Mlle Désirée Roman, Mlle Bianca Cartier, Mlle Marguerite Foucher, Mlle Perle Piseros, Mlle Anita Deynoodt, Mlle Germaine Bayhi, Mlle Isabelle Faget, Mlle Madeleine LeBon, Mme W. M. Duffourc.

Comité Musical—Monsieur Bussière Rouen, Mme H. O. Bisset, Mme Jacques de Tarnowsky, Mme Virginie Westbrook, Mlle Violet Hart, Mlle Bianca Farnet, Mlle Amélie Dufilho, Mlle Georgina Herbert, Monsieur Gus Llabias, partie dramatique; Mme Walter DeBlanc, chairman des rafraichissements pour les musicales. Directeur, Professeur Georges O'Connell. Accompagnatrice, Mlle Bianca Farnet.

CARPENTIER EST EN ROUTE

Georges Carpentier s'est embarqué pour l'Amérique pour son match avec Jack Dempsey le 2 juillet prochain.

Une centaine d'amis ont accompagné Carpentier à la gare et quand la nouvelle s'est répandue que le boxeur français partait pour les Etats-Unis, la gare s'est remplie d'une foule nombreuse qui a fait une ovation au champion.

On dit que Carpentier a l'intention de revenir en France aussitôt que possible après son combat avec Dempsey.

Les personnes qui accompagnent le boxeur se sont augmentées par l'addition du boxeur Marcot "le batailleur," et aussi celle d'un cuisinier qui préparera à Carpentier des mets français auxquels il est habitué.

Dans ses adieux à ses amis, Carpentier a exprimé sa confiance. Dans son message d'adieu aux amateurs de sports français par l'entremise de "l'Echo des Sports," il a dit: "Je sais que vos vœux m'accompagnent, et j'ai confiance que je ferai de mon mieux. Si je suis battu, la seule chose que j'aurai à faire ce sera de reconnaître la supériorité de Dempsey. Si je suis vainqueur, j'espère que le boxeur américain fera de même à mon égard."

REPRESENTATION

POUR LE BÉNÉFICE DE

Mlle Hazel Dare Wilder

AU TEMPLE JERUSALEM

Le lundi 16 Mai, 1921